

Christian Vandendorpe

Todorov et les fins de la littérature

Publié dans une collection à vocation pamphlétaire, le dernier ouvrage de Tzvetan Todorov s'interroge sur les raisons qui ont imposé dans nos sociétés, et particulièrement dans les programmes scolaires, « une conception étriquée de la littérature ». Selon le diagnostic de l'auteur, ce rétrécissement du fait littéraire confinerait presque à l'absurde, l'enseignement faisant aujourd'hui une plus large place à des grilles théoriques qu'à la réflexion sur les textes et sur le sens qu'ils peuvent avoir pour nos vies. Ce constat mérite d'autant plus qu'on s'y arrête qu'il provient d'un penseur qui a été fortement identifié au structuralisme dans les années soixante, un courant qui est lui-même largement identifié au tournant formaliste qu'ont pris les études littéraires par la suite.

Conscient du risque de se faire accuser d'inconséquence, Todorov prend soin d'introduire sa réflexion par un bref retour sur son cheminement intellectuel. Né en Bulgarie en 1939, en plein régime communiste, c'est afin d'échapper à la censure idéologique qu'il s'est d'abord intéressé aux aspects les plus formels du texte littéraire. Arrivé à Paris pour y faire son doctorat, il y rencontrera Roland Barthes et se liera avec Gérard Genette. Dès lors identifié au courant structuraliste, il contribuera notamment à faire connaître en France les travaux des formalistes russes, mais poursuivra toujours comme objectif ultime de mieux éclairer « la compréhension du sens des œuvres » (29).

Il prendra du recul par rapport à cette période lorsqu'il constatera que la technicité des nouvelles méthodes exerce une fascination grandissante sur les auteurs des programmes de lettres, au point que l'enseignement, autrefois centré sur les œuvres, se déplace sur les méthodes d'analyse. Autrement dit, au cours des dernières décennies, le français est devenu une discipline — comme la physique —, au lieu de continuer à être étudié principalement pour son objet, comme

l'histoire (20). Ce déplacement du centre de gravité du cours de français a été généralement bien accueilli par les enseignants car il a pour avantage de fournir aux programmes du lycée des objectifs mesurables : grâce à des contenus disciplinaires précis, « [les enseignants] savent qu'ils doivent enseigner les "six fonctions de Jakobson" et les "six actants de Greimas", l'analepse et la prolepse, et ainsi de suite » (22). Mais à terme, une telle réduction du champ couvert par le cours de français s'avère désastreuse selon le critique et théoricien : outre qu'elle détourne les élèves de la lecture, cette conception de la littérature ne répond pas à leurs besoins fondamentaux, qui sont de mieux comprendre le monde et d'apprendre à se connaître.

Todorov identifie la source de cette dérive techniciste des programmes dans l'idée, aujourd'hui érigée en dogme, que « l'œuvre littéraire [est] un objet langagier clos, autosuffisant, absolu » (31). La littérature n'aurait dès lors rien à nous apprendre sur le monde et elle ne serait finalement rien d'autre que « l'illustration des moyens nécessaires à son analyse » (31). Les opinions professées par un écrivain dans une œuvre ne porteraient pas à conséquence et ne seraient pertinentes pour l'analyse que dans la mesure où elles reflètent l'espace clos d'une psyché qui s'expose au public. Le *formalisme* des approches se double ainsi inévitablement d'un *nihilisme* qui se combine lui-même à un *solipsisme* : ce sont là les trois piliers sur lesquels reposerait la conception dominante de la littérature.

Passionné par l'histoire des idées, Todorov ne s'en tient pas à ce constat et tente de retracer le moment où s'est produit le décrochage de la littérature d'avec le monde. On se souvient que George Steiner s'était posé la même question et qu'il attribuait à Mallarmé la responsabilité de la « rupture de l'alliance entre mot et monde » (*Réelles présences*, 121). Pour Todorov, le tournant décisif daterait du milieu du XVIII^e siècle, avec l'introduction du concept d'esthétique chez Baumgarten. C'est à partir de cette époque que l'on commence à voir se distendre le rapport entre l'œuvre littéraire et le référent, et que s'impose le précepte de « l'art pour l'art » chez Baudelaire puis chez Flaubert. La rupture décisive se produira avec Nietzsche et le

triomphe des avant-gardes au début du XX^e siècle. Force est donc de reconnaître que les maux dont souffre l'approche du phénomène littéraire viennent de loin et qu'ils relèvent d'un phénomène de civilisation que les programmes d'enseignement ne font que refléter.

Dans les deux derniers courts chapitres de ce petit volume, Todorov s'interroge sur ce que peut la littérature. Mettant celle-ci en contraste avec la philosophie, le critique voit l'intérêt fondamental de l'œuvre littéraire dans le fait qu'elle n'assène pas ses vérités de façon univoque mais les entoure d'un espace de jeu, de fluidité sémantique, qui laisse au lecteur un large travail interprétatif :

Par un usage évocateur des mots, par un recours aux histoires, aux exemples, aux cas particuliers, l'œuvre littéraire produit un tremblement de sens, elle met en branle notre appareil d'interprétation symbolique, réveille nos capacités d'association et provoque un mouvement dont les ondes de choc se poursuivent longtemps après le contact initial. (74)

Et il est vrai que, de toute antiquité, les récits que les sociétés se racontent ont d'abord été un lieu d'échange inépuisable sur la nature humaine et les défis de l'existence. Nombre de récits peuvent d'ailleurs se ramener à une sorte d'allégorie livrée au déchiffrement du lecteur et susceptible de lui servir de repère dans les moments importants de sa vie. La force de l'œuvre littéraire est de permettre une rencontre de l'intérieur avec de nouvelles personnes et la découverte de «nouvelles manières d'être» (76-77). Le théoricien aurait pu évoquer ici les pages que Marcel Proust a consacrées au phénomène de la lecture ou le plaidoyer de Bruno Bettelheim en faveur du symbolisme des contes de fées.

Todorov conclut en plaidant pour un élargissement du champ littéraire et en encourageant la critique à sortir de son «ghetto formaliste» : «L'analyse des œuvres à l'école ne devrait plus avoir pour but d'illustrer les concepts que vient d'introduire tel ou tel linguiste, tel ou tel théoricien de la littérature [...] sa tâche serait de nous faire accéder à leur sens» (85). Bref, la lecture des œuvres doit primer sur les grilles d'analyse. Et pour cela, «il faut encourager la lecture par tous les moyens» (78). Il n'y a donc pas lieu de mépriser les romans d'aventures comme Harry Potter, car

c'est par eux que l'enfant va d'abord prendre goût à la lecture et apprendre à satisfaire son besoin d'imaginaire.

Abondant dans le même sens que Todorov, je plaiderais pour que les genres du merveilleux et de la science-fiction soient reconnus comme participant pleinement de la littérature au lieu d'être rejetés dans ses marges. Sous les draperies chatoyantes et baroques de la *fantasy*, un livre de littérature jeunesse peut en effet aborder des questions d'une grande profondeur, en mobilisant l'attention de son lecteur durant des heures, sans être limité par les contraintes de normalisation et de javellisation propres aux industries culturelles. La récente trilogie de Philip Pullman, qui a été retirée de nombreuses bibliothèques d'écoles catholiques en Amérique, atteste de la force que peut encore exercer le livre et des craintes qu'il suscite chez les tenants de la pensée unique.

Ce plaidoyer pour un élargissement de la notion de littérature rejoint, sous un autre angle, celui des écrivains et critiques, de plus en plus nombreux, qui souhaitent que le concept de «littérature-monde» s'impose en lieu et place d'une vision étroitement nationale du fait littéraire (voir [ce compte rendu](#)).

Au total, on doit espérer que ce petit livre de Todorov sera lu par les rédacteurs de programmes, tant en France qu'au Québec, car c'est dans les officines des ministères que se décide le regard que la nouvelle génération portera sur la littérature.

Référence : Tzvetan Todorov, *La littérature en péril*, Flammarion, coll. « Café Voltaire », 2007, 95 p.